



**CINÉMA[s]  
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

# VOLVER

## DE PEDRO ALMODÓVAR

### FICHE TECHNIQUE

ESPAGNE - 2005 - 2h01

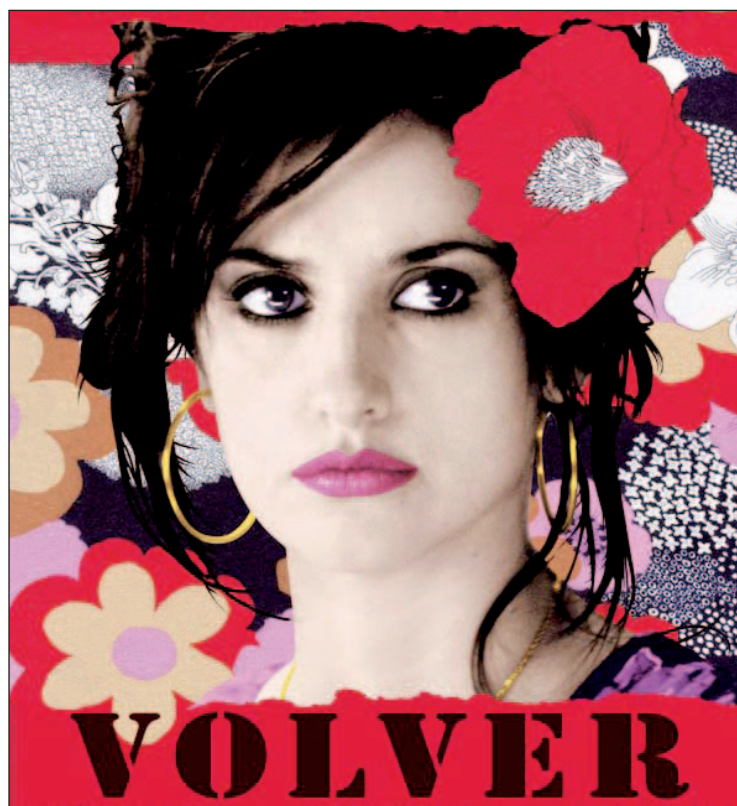
Réalisation & scénario :  
Pedro Almodóvar

Image :  
José Luis Alcaine A.E.C.

Montage :  
José Salcedo

Musique :  
Alberto Iglesias

Interprètes :  
**Penélope Cruz**  
(Raimunda)  
**Carmen Maura**  
(Grand-mère Irene)  
**Lola Dueñas**  
(Sole)  
**Blanca Portillo**  
(Agustina)  
**Yohana Cobo**  
(Paula)  
**Chus Lampreave**  
(Tante Paula)  
**Antonio De La Torre**  
(Paco)  
**Carlos Blanco**  
(Emilio)



**SYNOPSIS** **Volver** est un croisement entre **Le roman de Mildred Pierce** (Michael Curtiz), **Arsenic et vieilles dentelles** (Frank Capra), allié au naturalisme surréaliste de mon quatrième film - **Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?**, c'est-à-dire Madrid et les quartiers bouillonnants de la classe ouvrière, où les immigrés des différentes provinces espagnoles partagent leurs rêves, leur vie et leur sort, avec une multitude d'ethnies et de races étrangères. Au sein de cette trame sociale, trois générations de femmes survivent au vent, au feu, et même à la mort, grâce à leur bonté, à leur audace et à une vitalité sans limites...

### CRITIQUE

(...) **Volver** veut dire revenir et Penélope Cruz est bien la première à revenir. De loin, si l'on juge sa carrière à l'aune de ses escapades hollywoodiennes discutables. Mais la Cruz revient surtout d'où elle était partie : **En chair et en**



os et **Tout sur ma mère**. Deux films déjà d'Almodóvar. Dont le bon génie a consisté à organiser les retrouvailles en préparant pour la fille prodige une réception grandiose, une fiesta de cinéma, un rôle en or pour sa princesse. La voilà qui surgit en Raimunda, ménagère de la banlieue de Madrid (...). Et la Cruz, tout en Caddies surchargés, pochons à craquer, caraco moulant et sandales à talons compensés, rayonne, rejoignant le panthéon des mères courage du cinéma latin, entre la Sophia Loren de **Mariage à l'italienne** et, explicitement citée, la Magnani de **Mamma Roma**. Non pas tant une femme au bord de la crise de nerfs qu'une nouvelle « fille du quartier ».

Car, dans le paysage de Raimunda, d'autres sacrés caractères se dessinent. Sole, sa sœur timide, qui vit d'un salon de coiffure clandestin, sa voisine, la grosse pute accorte, et surtout sa progéniture qui va commettre l'irréparable : un soir de cuite, son père veut violer l'adolescente. Crac, elle le tue ! D'un seul coup de couteau. Premier gouffre dans ce film qui, aussi impromptu que le meurtre, va se réveiller en enfer. Par-delà le bien et le mal, ce crime « moral » n'est pas tant une horreur condamnée (le genre justicier n'est pas le style de la maison) qu'un nouveau défi domestique pour Raimunda. Comment se débarrasser du lourd cadavre du « salaud », comment sauver sa fille ? D'autres soucis de cette sorte vont bientôt encombrer son emploi du temps. A égalité de chance, à la même

distance, la reprise d'une gargote du quartier où ses talents de cuisinière font un tabac, mais aussi, sans que ce nouvel inattendu soit proclamé par le scénario, la réapparition d'Irene, sa vieille maman. Une revenante au sens strict puisque Irene est décédée des années auparavant dans un incendie bizarre. Il n'y a pas que les vivantes qui reviennent dans ce film hanté, il y a aussi les mortes. Et la morte en chair et en os, c'est Carmen Maura, autre actrice faite fétiche chez Almodóvar. On dirait que Pedro peut tout lui demander. Et il le fait quand on voit Maura apparaître en mi-bas de contention et cheveux gris délavés, spectre d'elle-même. Mais il ne faudrait surtout pas y lire une quelconque cruauté. Maura ainsi ressuscitée, c'est la Madone en SDF, c'est la Vierge en souillon. D'autres merveilles de ce genre, d'autres visions païennes surgiront au détour des images, au coin des dialogues qui glissent en permanence du tragique à l'hilarant.

Voilà ce qui passe dans ce film qui s'allonge à côté de la mort, qui parle avec elle : on ne voit pas qu'il y ait de frontière entre un récit censément fantastique et un réalisme tranquille dans la façon de le mener. Almodóvar parle de « naturalisme surréel ». On ne discerne pas non plus qu'il pourrait en être autrement pour qui sait ce que vivre veut dire. **Volver** fait la navette entre l'en-deçà et l'au-delà, mais il revient aussi, comme une épopée, au pays natal d'Almodóvar, un village de

la Mancha où, certain soir de vent « qui rend fou », il est tout à fait ordinaire que les mamies papotent avec leurs chers disparus. C'est la danse macabre de ce film en forme de fête des morts et des vivants, sa part presque mexicaine.

Où sont les hommes ? Morts ou enterrés, à peine gratifiés d'une présence aimable (un jeune régisseur de cinéma qui organise les déjeuners de son équipe dans la cantine de Raimunda). C'est l'idée d'Almodóvar : réelle ou imaginaire, la famille se conjugue au féminin. De mère en fille, toutes sœurs. Sans renier d'où on vient mais sans en chier une pendule psychanalytique, **Volver** nous parle de transmission, d'amour plus fort que tout, de chansons tristes qui font pleurer, de plaisanteries populaires qui font rire. **Volver**, notre fureur de vivre.

Gérard Lefort

*Libération - 19 mai 2006*

(...) La première séquence du film de Pedro Almodóvar montre des femmes balayant les pierres tombales d'un cimetière de village. Une manière de revenir - des morts parmi les vivants. L'une d'elles, Raimunda (Penélope Cruz), accompagnée de sa fille Paula (Yohana Cobo), a fait le voyage de Madrid jusque dans la Manche, celle du Quichotte, pour entretenir la sépulture de ses parents. Un autre retour, de la ville au village.

Dans le cimetière, on explique à 2



Paula pourquoi on n'y voit que des femmes : les hommes meurent plus jeunes, souvent rendus fous par le vent d'Est. Cette atmosphère féminine, ce mélange de fantastique et de trivialité, c'est le retour d'Almodóvar à un matériau qu'il avait abandonné depuis **Femmes au bord de la crise de nerfs**, en 1987.

L'accumulation de retours donne à **Volver** une place stratégique dans le chemin qui a mené le cinéaste des bars madrilènes des années 1970 à la consécration internationale. Le cinéaste estime venu le moment de nouer deux des fils qui courent dans son œuvre : l'un, plus récent, marqué par une virtuosité sans cesse raffinée dans l'art de construire et de donner vie à un scénario complexe, l'autre, plus ancien, qui en faisait le metteur en scène flamboyant aussi bien des déboires les plus humiliants que des accidents les plus horribles, les unissant dans un univers régi par des règles proches du surnaturel.

A condition d'être réussi, **Volver** offrira donc les meilleurs des mondes d'Almodóvar. Réussi, le film l'est. Le scénario est si riche, les frontières entre le monde des vivants et celui des morts si souvent franchies, et dans tous les sens, qu'on a un peu honte d'en dévoiler quelques éléments.

(...) Almodóvar réussit avec Penélope Cruz le rêve de n'importe quel directeur d'actrice : il la transforme - elle devient une mère, une espèce de divinité nourricière - et la transcende. Ce qui n'éclipse en rien l'éclat de ses camarades, à commencer par Carmen Maura,

dont les retrouvailles avec Pedro Almodóvar sont aussi spectaculaires que leur brouille le fut, il y a bientôt dix ans.

Pour ce film, Almodóvar s'est réclamé du **Roman de Mildred Pierce**, de Michael Curtiz, l'histoire d'une mère qui aime trop sa fille, et d'**Arsenic et vieilles dentelles**, pour l'humour noir. Il aurait pu ajouter **Women**, de George Cukor, puisque **Volver** est l'évocation d'un monde sans hommes. Mais au salon de beauté où les femmes se déchirent pour leurs compagnons a succédé un petit village de la Manche, où s'accomplit une drôle d'utopie qui verrait les femelles de l'espèce ne plus s'occuper des mâles qu'en balayant leurs tombes.

Thomas Sotinel

*Le Monde - 20 mai 2006*

(...) Dès la première scène, superbe, dans la lumière crue d'un cimetière, le deuil est à l'honneur. Celui des veuves et des orphelines. Partout des femmes, qui épousettent et papotent, toiletent énergiquement les tombes, dans un mélange de ferveur et d'ardeur prosaïque. Tel est, et sera, tout au long du récit, le fantastique selon Almodóvar : sentimental et terrien. Peu importe la vraie nature du fantôme d'Irene. Ce qui compte, ici, c'est la manière dont il s'incarne dans la vie de ses filles. Une magie imminente, présence de chair, tendre et triviale. C'est la matière même du souvenir que le cinéaste contemple sur la peau moite et fatiguée,

dans les yeux cernés et malicieux de Carmen Maura : la persistance, envers et contre tout, d'une intimité physique. **Volver** est, à ce titre, le rêve d'un fils qui a perdu sa mère (décédée peu avant **Parle avec elle**), et qui s'offre ce miracle : l'étreindre à nouveau.

Etreindre, pour apprivoiser la mort, pour apaiser la douleur et la colère, pour réparer ce qui peut l'être. **Volver** regorge de drames enfouis et de secrets douloureux, mais brûle d'optimisme. Irene est revenue pour se faire pardonner, et sa «résurrection» en suscite, semble-t-il, bien d'autres. Funèbre, mais jamais sinistre, **Volver** est un concentré de l'univers d'Almodóvar, pour l'humour, noir et décalé, et la science du récit qui prend peu à peu le pas sur la fantaisie baroque de ses débuts.

Après un détour du côté des mâles avec **La Mauvaise Education**, le film célèbre une fois de plus, et plus que jamais, l'amour du réalisateur pour un monde de femmes, «au bord de la crise de nerfs» ou non, mais toujours hardies, à la fois séduisantes et blessées. Les hommes, ici, ne font pas de vieux os : absents, ou très vite éliminés. Autour du merveilleux « fantôme » de Carmen Maura, la chorale est exclusivement féminine : Agustina, la voisine du village, cherche, entre dévouement et solitude, les traces de sa propre mère. La tante Paula, l'ancienne, toute petite et tassée, a légué son prénom à la fille de Raimunda, murée dans une douleur boudeuse... Et puis, surtout, il y a les deux sœurs. Sole (Lola Dueñas, attachante), coiffeuse à



domicile, flotte quelque part entre la jeune femme et la vieille demoiselle ; Raimunda, centre de gravité du film, est prête, elle, à toutes les extrémités pour protéger sa fille, sa famille : «Ciociara» impériale et ébouriffée, Penélope Cruz se dépouille ici de ses récentes paillettes de star hollywoodienne pour empoigner le rôle avec une énergie farouche, une maturité et une puissance qu'on ne lui connaissait pas. Dans ce quartier populaire de Madrid, elle apparaît transformée, femme du peuple coriace, «à l'ancienne», reine de ce récit d'amour et de mort. Une révélation.

Revenir (volver) dans le giron d'une terre natale, d'une mère, tel est le trajet de Raimunda. Revenir à la vérité des femmes, celui d'Almodóvar. Le thème du film tout entier n'évoque-t-il pas cette courte séquence fantasmée de **Parle avec elle**, où un homme minuscule se love dans un sexe féminin géant ? Revenir, pour se donner l'illusion de renaître.

Cécile Mury

*Télérama n°2940 - 20 mai 2006*

## BIOGRAPHIE

Il naît à Calzada de Calatrava, province de Ciudad Real, arrondissement d'Almagro et archevêché de Toledo, dans les années cinquante. A huit ans, il émigre avec sa famille en Estrémadure. Il y fait ses études secondaires avec les Pères Salésiens puis les

Franciscains. Sa mauvaise éducation religieuse ne lui a appris qu'à perdre la foi en Dieu. A cette époque, à Caceres, il commence à aller au cinéma, compulsivement.

A seize ans, il s'installe à Madrid, seul, sans famille et sans argent, mais avec un projet très concret : étudier et faire du cinéma. Il est impossible de s'inscrire à l'École Officielle du Cinéma, Franco vient de la fermer. Comme il ne peut pas apprendre le langage (la forme), il décide d'apprendre le fond, et passe son temps à vivre. C'est la fin des années soixante et, malgré la dictature, Madrid représente pour un adolescent provincial, la ville de la culture et de la liberté. Il fait de nombreux boulots sporadiques mais ne peut s'acheter sa première caméra Super 8 que lorsqu'il obtient un emploi "sérieux" à la Compañía Telefonica Nacional de España. Il y reste douze ans comme employé de bureau. Ces années représentent sa véritable formation. Le matin (très tôt), il est en contact avec une classe sociale qu'il n'aurait pas pu connaître aussi bien autrement : la petite bourgeoisie espagnole au tout début de la société de consommation. Ses drames et ses mesquineries.

Un vrai filon pour un futur narrateur. Le soir et la nuit il écrit, il aime, il joue au théâtre avec le groupe Los Galiardos, il tourne des films en Super 8. Il participe à plusieurs revues underground. Il écrit des histoires, et quelques unes sont publiées. Il est membre d'un groupe de punk-rock parodique, Almodovar y McNamara, etc.

Par chance, la sortie de son premier film coïncide avec la naissance de la démocratie espagnole. En 1980, après un an et demi de tournage hasardeux en 16 mm, **Pepi, Luci, Bom...** est sur les écrans.

Dossier Distributeur

## FILMOGRAPHIE

<b>Pepi, Luci, Bom et autres filles du quartier</b>	1980
<b>Le labyrinthe des passions</b>	1982
<b>Dans les ténèbres</b>	1983
<b>Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?</b>	1985
<b>Matador</b>	1986
<b>La loi du désir</b>	1986
<b>Femmes au bord de la crise de nerfs</b>	1987
<b>Attache-moi !</b>	1989
<b>Talons aiguilles</b>	1991
<b>Kika</b>	1993
<b>La fleur de mon secret</b>	1995
<b>En chair et en os</b>	1997
<b>Tout sur ma mère</b>	1999
<b>Parle avec elle</b>	2002
<b>La mauvaise éducation</b>	2004
<b>Volver</b>	2005

## Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Positif n°543  
Cahiers du cinéma n°612  
Fiches du cinéma n°1823/1824